LA

Légende d'Azazel

Les mines de Golconde ne sont rien si on les compare aux richesses fabuleuses que recouvre le roc d'Enfer. Qui oserait douter de l'existence d'un trésor dont les générations se transmettent, d'âge en âge, le souvenir ? Il existe, au surplus, une preuve matérielle que ces richesses ne sont pas du domaine du rêve. Pour avoir affleuré le roc d'Enfer, un modeste ruisseau, l'Aurence, se met tout à coup à rouler des paillettes d'or.

Jadis, on exploitait l'Aurence (1), mais les paysans limousins, rebutés par les difficultés d'une cueillette ingrate, préfèrent laisser dormir le sable précieux jusqu'à ce que les crues d'hiver l'emportent à la Vienne, où il se perd dans le limon de la grande rivière.

Donc, le roc d'Enfer, nul habitant de la vallée de l'Aurence ne l'ignore, recouvre un trésor sans égal. Là sont réunis : des monceaux de lingots d'or et d'argent frappés au coin de Tubal Caïn, le premier homme qui sut travailler les métaux et fabriqua une monnaie d'échange ; des entassements de résilahs juifs à l'agneau d'or, des montagnes de talents, des écroulements de souverains, couronnes, ducats, roupies, sequins, pagodes et louis, mêlés aux mines, sicles et didrachmes que dominent des cascades de perles fines, tandis que dans les angles et aux voûtes les diamants, rubis, émeraudes, saphirs, topazes, améthystes et grenats luisent de mille feux.

Sachez que ce trésor appartient à Azazel, chef des anges déchus, celui qui apprit aux hommes à façonner les pierres précieuses et à fabriquer les joyaux. Enfermé sous le roc d'Enfer par l'archange Raphaël, Azazel veille sur son bien qui est accru à chaque cycle nouveau par une armée de gnomes, lutins, farfadets et autres esprits intérieurs que leur médiocrité a seule préservés du sort rigoureux infligé à leur maître. De par la volonté du Tout-Puissant, les biens des humains, mal acquis, deviennent la propriété d'Azazel qui, sans sortir de son domaine, a le droit de s'en emparer.

Il n'est pas de ruses que ces diablelets n'inventent pour grossir le pécule de leur roi. Tous les coffres de banquiers, éventrés par de mystérieux cambrioleurs, tous les sacs d'écus enlevés aux fournisseurs des armées par d'insaisissables voleurs, tous les écrins escamotés aux diamantaires trop habiles, toutes les perles qui disparaissent du sac du chef des plongeurs indiens, etc., tout cela est devenu la proie des gnomes, lutins et farfadets qui l'ont emporté au roc d'Enfer où l'ange déchu, leur maître, l'a fait ranger en bon ordre.

Mais si le Très-Haut, dans sa justice, a voulu qu'Azazel fût prisonnier, jusqu'à la fin des temps, un grave événement s'est accompli, il y a mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf ans, qui est venu modifier quelque peu l'ordre de choses établi jusque-là.

Or, l'an quatre mil quatre de la septième époque de l'âge du monde naquit à Bethléem, en Judée, un enfantelet qui venait racheter les fautes de l'Univers. La légende, en cela peu d'accord avec les textes, veut, en effet, que le Christ soit né, non seulement pour les hommes, mais encore pour tous les êtres existants : esprits, animaux, choses inanimées.

Pour fêter la naissance de son Fils, Dieu le Père daigna, paraît-il, accorder aux mauvais anges un moyen de se repentir. Il les autorisa à sortir de leur prison l'espace d'un instant, le temps de sonner les douze coups de minuit à l'horloge de l'Eternité. Ceux qui se repentirent rentrèrent en grâce ; les autres furent de nouveau précipités dans les Enfers par le terrible et charmant Raphaël.

Mais, depuis cette époque, vienne le jour béni où nous fêtons la naissance du Sauveur et l'on voit, en Limousin, dans la vallée de l'Aurence, se lever au premier coup de minuit, le roc d'Enfer qui, contre toutes les lois de l'équilibre, reste suspendu en l'air un sur de ses côtés, ouvrant un gouffre lumineux où resplendissent superbement les trésors d'Azazel. Tandis que l'ange déchu sort, durant une minute, de sa prison, tout être a le droit de pénétrer impunément dans ce lieu enchanté et de prendre autant d'or et de pierres précieuses qu'il en peut emporter. Par exemple, il faut qu'au douzième coup de minuit, ce mortel audacieux ait gagné le large, sans quoi la roche se referme et il appartient au démon des richesses.

Azazel en fait son esclave pour toujours, à moins qu'un autre humain, courageux et désintéressé, ne vienne le délivrer une nuit de Noël. Dans ce cas, le prisonnier et son sauveur ne doivent rien emporter des objets précieux répandus à profusion autour d'eux, sans quoi ils ne pourraient se retirer à temps. C'est que le fait d'arracher un homme aux griffes de Satan est considéré comme un bien autrement précieux que la possession de quelques monceaux d'or ou de quelques sacs de diamants.

Nous sommes en l'an de grâce mil huit cent quatre-vingt-dix-neuf, le 24 décembre, à onze heures trois quarts du soir. Un homme avance à grandes enjambées, d'un air décidé, pour s'arrêter bientôt, tremblant, à la vue d'un roc énorme qui émerge, noir et solitaire, d'un bouquet d'aulnes. C'est le roc d'Enfer, facile à reconnaître à sa forme étrange d'animal apocalyptique.

L'homme contemple avec effarement cette monstrueuse bête de granit, accroupie, si la légende dit vrai, sur le trésor le plus riche qui existât jamais.

La croupe du fantastique animal porte, profondément marquée, l'empreinte du pied fourchu d'Azazel, trace que laissa le démon dans sa lutte contre l'archange Raphaël.

L'homme, un pauvre paysan nommé Pierre Darsac, est brave ; lorsqu'il était soldat, il a fait ses preuves au Tonkin, en luttant seul contre dix Pavillons Noirs, mais le surnaturel l'épouvante. Des bruits et anges semblent sourdre de terre et des êtres invisibles paraissent ramper de toutes parts autour de lui. Ne serait-ce pas les gnomes, lutins et farfadets qui viendraient s'opposer à son audacieuse tentative ?

Qu'importe ! Le métayer n'a plus rien. A la maison, Maria, sa jeune femme, et ses deux bébés chéris sont sans pain et sans feu. Demain, ils n'auront même pas d'abri, Darsac et les siens devant céder la place à leur successeur.

Certes, le paysan est un bon travailleur. Mais, il a eu l'imprudence, une mauvaise année, d'emprunter à Luraud, l'homme d'affaires, et celui-ci, de renouvellements en renouvellements, l'a conduit à la ruine. Tandis que sa dette augmentait sans cesse, le cheptel du malheureux Darsac s'en allait par morceaux pour payer l'intérêt. Aujourd'hui il n'a plus rien, son bail est fini et son maître l'a invité à vider les lieux avant le premier janvier. Il ne peut s'adresser à Luraud pour contracter un nouvel emprunt. L'homme d'affaires a disparu depuis un an, non sans avoir remis pleins pouvoirs à son notaire qui a mission de régler les affaires de l'escompteur pendant son absence.

Darsac a pris son courage à deux mains et a résolu d'affronter l'inconnu. Il est venu au Roc, bien décidé à braver l'Enfer même pour sauver les siens. L'homme ne tremble plus. Debout, à deux pas de la Roche mystérieuse, il attend, l'oreille tendue vers le clocher du village.

Tout à coup un son cristallin, c'est le premier coup de minuit. A ce signal, le Roc s'ébranle, et, d'une seule pièce, se dresse debout, découvrant d'immenses trésors, capables d'éblouir l'homme le plus fortuné de l'univers.

D'un bond, Darsac s'est élancé au milieu de toutes ces richesses. Avant que le troisième coup de minuit ait retenti, il a déjà les poches pleines d'or et tient dans chacune de ses mains un sac de pierres précieuses.

Résonne à peine le sixième coup de minuit, lorsque le paysan, pris de peur, s'élance hors du gouffre, emportant son butin.

Mais, une voix plaintive s'élève :

—Darsac ! par pitié délivre-moi.

Le paysan s'arrête, stupéfait, et reconnaît Luraud, son persécuteur, l'homme qui l'a si durement traité. Bien que le champ soit libre, une force mystérieuse cloue l'escompteur sur place et l'empêche de bouger.

Ding ! ding ! Le septième et le huitième coup de minuit ont sonné.

Un éclair lumineux traverse l'esprit du métayer. Luraud, disparu depuis un an, a eu la même idée que lui ; mais, emporté par l'avarice, il ne s'est pas contenté d'un butin quelconque et s'est laissé surprendre par le douzième coup de minuit.

Ding ! C'est le neuvième coup. Mais déjà Pierre a jeté au loin ses sacs de diamants ; ses poches, retournées, laissent couler un flot d'or. Il n'a plus rien du trésor enchanté, mais il ne sera pas dit qu'il aura abandonné un chrétien.

Ding ! Voilà le dixième coup qui résonne.

D'un bond, Darsac s'élance sur Luraud qu'il saisit à bras le corps. Grâce à sa force herculéenne, il enlève l'escompteur comme il ferait d'un enfant.

Ding ! c'est le onzième coup de minuit.

En trois sauts, le paysan a gagné le bord du gouffre qu'il franchit difficilement à cause de son fardeau. Au même instant, ding ! le douzième coup retentit.

Les deux hommes sentent le vent de la mort passer sur eux.

Comme un gigantesque oiseau noir, le rocher s'est abattu sans bruit dans son alvéole. Trop tard, Pierre et Luraud sont en sûreté, à un mètre à peine de la tête de granit qui, impassible, semble reprendre son séculaire sommeil, un instant interrompu.

—Merci, Darsac, dit Luraud, ce que tu as fait est d'un bon chrétien. Mais ta belle action ne sera pas sans récompense. Pendant mon aller-et-retour, j'avais pour mission d'approvisionner l'Aurence de la quantité d'or que le Destin—plus fort que tous les êtres—lui accorde. J'ai fait bonne mesure, comptant bien tirer parti un jour de ma largesse envers notre rivière. Cette heure est venue.

"Ecoute bien mes paroles et grave-les dans ton esprit :

"Au pied du roc d'Enfer, là, derrière nous, l'Aurence fait un coude. A cet endroit, un remous incessant promène en rond les eaux. Va fouiller le sable au centre même du remous, tu y trouveras une fortune. Maintenant, adieu ! Prends à droite, moi à gauche. Il ne faut pas qu'on nous voie ensemble, car tout être humain doit ignorer notre terrible secret."

Les deux hommes s'éloignent en se tournant le dos. Bientôt leurs silhouettes se perdent dans la nuit.

—Comme tu es resté longtemps et l'air d'abord nommé, mon homme !

C'est Maria qui, étonnée de voir Pierre rentrer aussi tard, s'est décidée à le réveiller. Elle poursuit :

...Bonnes nouvelles, Pierre. M. Luraud est rentré de voyage, cette nuit, et il a donné l'ordre de suspendre les poursuites engagées contre nous. Bien que ce soit aujourd'hui féerie, Me Pennequin a envoyé un de ses clercs nous annoncer cet heureux événement. Mieux encore, M. Luraud nous fait restituer notre part de cheptel, achetée pour son compte en payement de notre dette. Nous nous acquitterons quand et comme nous pourrons.

"Enfin, mon homme, M. Savigny veut bien nous garder, à la demande même de M. Luraud. Notre maître n'avait pas signé avec le métayer du Mas-Vieux et, puisque nous avons de nouveau de quoi, il préfère nous conserver."

Littéralement ahuri par ce qu'il entend, Pierre Darsac se lève en silence.

—Ainsi, dit-il lorsqu'il est vêtu, M. Luraud est rentré de voyage? C'est étrange !

—Qu'est-ce qui est étrange ?

—Rien. Et Pierre songe à son aventure nocturne, au trésor enchanté et à la délivrance de Luraud.

—Comme tu dis, agité, mon pauvre homme, cette nuit. C'est bien naturel avec toutes tes préoccupations.

Pierre se sent devenir fou. S'il a rêvé, son aventure est donc fictive ? Il entraîne sa femme au bord de la rivière. Il ne trouve rien. Tout le monde a le droit d'y fouiller, sans l'ombre de scrupule.

Armé d'un grand seau et de la pelle à écoper le sable que possèdent tous les habitants de la vallée d'Aurence, chez qui des instincts d'orpailleurs restent vivaces, Pierre se dirige vers la rivière. Ce n'est pas sans une certaine émotion qu'il revoit le fantastique Roc d'Enfer. Il contourne la roche dont il gagne le pied. Prudemment il enfonce sa pelle un peu en aval du remous et l'emplit en remontant.

O prodige ! elle est singulièrement lourde.

Avec une joie sans pareille, Pierre constate qu'elle est pleine à déborder d'une matière brune aux tons effacés, de la poudre d'or pur. Quatre fois il recommence, quatre fois il ramène une pareille quantité d'or. A la cinquième tentative, il ne trouve plus que du sable. Il a évidemment vidé le lieu formé par le remous et où la poudre précieuse continuellement lavée par le tourbillon, s'est amassée à l'état pur, tandis que le sable, plus léger, était entraîné par le courant.

Fou de joie, Pierre Darsac emporte vers sa maison vingt-cinq livres d'or. Il a fallu peut-être un siècle pour amasser une pareille quantité du précieux métal au même endroit, mais c'est justice qu'un brave garçon comme Pierre profite de l'aubaine.

Jamais Luraud ne parla de son absence à Darsac. Jamais le métayer ne dit qu'il avait rêvé ou s'il s'était réellement rendu, en cette nuit de Noël, au Roc d'Enfer.

Au fait, rêva-t-il ? Qui sait ?

HENRY GRENET.

(1) Historique. La rivière l'Aurence qui se jette dans la Vienne au-dessous de Limoges, est connue pour rouler de l'or.

PENSEES.

Nous vivons dans un siècle où les idées superflues abondent et où l'on a pas les idées nécessaires.

Peu d'idées fixes et beaucoup d'idées erronées, des sentiments très vifs et point de sentiments constants, l'incrédulité aux devoirs et la confiance aux nouveautés, des esprits décidés et des opinions flottantes, l'assertion au milieu du doute, la confiance en soi-même et la défiance d'autrui, la science des folles doctrines et l'ignorance des opinions des sages, tels sont les maux du siècle.

JOUBERT.

La dernière joie d'une jolie femme vieillissante c'est de donner hardiment à deviner son âge, bien sûre d'avance qu'on ne lui répondra pas la vérité.

ETUDE SOCIALE

CRIMINALITÉ ET VICES D'EDUCATION

Un flot d'encre coule, depuis quelque temps, pour anathématiser les crimes, et, de tous côtés, on ne tarit pas sur ces sujets : les apaches, les satyres et la peine de mort.

Je ne m'empresse de prendre avec empressement d'indignation générale en disant que le public se ment, avec raison, du nombre croissant des meurtres, de l'effronterie et de l'ardeur des bandits à accomplir leurs forfaits.

Si nous vivions au temps barbare et lointain, où, chez le peuple romain, le sport en faveur était les combat des gladiateurs dans l'arène, combat dont la fin était marquée par la mise à mort de l'adversaire vaincu, nous pourrions redouter la contagion par l'exemple, le récit de ces exploits sanglants agissant sur des cerveaux faibles à la manière d'une suggestion. Mais, grâce à l'influence civilisatrice du christianisme, il y a beau jour que ces arènes mortifères sont abolies. Depuis, la civilisation fit des pas de géant, grâce surtout au génie français qui a largement contribué à cette marche en avant.

Cependant, en présence des crimes abominables, récemment perpétrés, aussi bien en France qu'à l'étranger, où se décèlent des mœurs d'anthropophages, en présence des scènes de carnage, dignes des fauves en furie, que les journaux rapportent, de loin en loin, on se demande si l'humanité ne subit pas une rétrogradation, ou, tout au moins, si une fraction de ses membres n'est pas victime d'une civilisation trop élevée. L'Humanité traverserait-elle une phase nouvelle et éphémère de son évolution ? .... Je le veux bien. Le capitole, certes, n'est pas en danger imminent. La forteresse présente seulement quelques lézardes auxquelles il serait bon de pourvoir afin d'en empêcher d'autres plus sérieuses de se produire.

Toujours est-il, qu'il y a quelque part un relâchement des mœurs, des lézardes, sans doute faciles à réparer.

Je trouve dans un article récent de M. Henry Maret, une statistique que je reproduis ici, établissant la comparaison suivante entre la criminalité en 1841 et la criminalité en 1891 :

En 1841, on compte 237 prévenus sur 100,000 habitants ou 83,000 par an ; en 1891, 552 ou 202,000 par an. En 1841, 48,000 délits sont poursuivis ; en 1891, 205,000. En 1841, 12,000 prévenus ne sont pas découverts ; en 1891, 107,000. Il y a, en 1841, 11,000 récidives ; il y en a 99,000 en 1891. Les mineurs criminels sont au nombre de 13,000 en 1841 ; ils sont 36,000 en 1891. Les crimes ont-ils notablement accrus depuis 1891 ? On est vraiment tenté de le croire.

Réparer, ou plutôt, en l'espèce, réprimer, c'est parfait, les lois devant protection à la société. — Le mieux n'est-ce pas de prévenir ? — "Prevention is better than cure," dit l'Anglais. Remarquez que les crimes sont presque toujours perpétrés par des jeunes, ainsi que le démontre, d'ailleurs, la statistique susmentionnée.

Que l'assassin soit un professionnel du couteau ou un simple impulsif, on doit, à peine, dans ses antécédents, percevoir une déviation des facultés cérébrales, résultant d'un vice d'éducation, comme nous l'apprend amplement, par le menu, le récit de son crime. Je ne signale que pour les éliminer tout de suite, les causes morbides, telles que l'épilepsie, hystérie, démence, pour lesquelles la responsabilité est diminuée. Cependant, dans les deux premiers cas, grâce à une hygiène morale bien comprise, mise en pratique, et envie dès la plus tendre enfance, on réduirait à peu près à néant, la criminalité parmi ces malades.

L'enfant, en effet, à quelque milieu qu'il appartienne, ne naît pas vicieux, pas plus qu'il ne naît criminel ou tuberculeux. Il le devient parce qu'on ne lui apprend pas le bien et le respect de soi-même. Le milieu joue, sans doute, un rôle considérable.

Les fruits qui se développent au contact d'une terre souillée par les eaux d'égout sont beaux, mais à la fois nuisibles ; ils seraient inoffensifs si, avant leur maturité, on évitait ce contact.

L'éducation est une force aussi utile que l'instruction. Elle est un complément nécessaire et supplée même à celle ci quand l'homme n'a pas une instruction supérieure. L'instruction, sans éducation, est une façade séduisante qui retient les regards, derrière laquelle on ne découvre rien de noble, ni de généreux parlant au cœur ; elle est, en l'espèce, une arme nocive chez ceux qui ont de vilains instincts.

Nombreux sont les gens qui, au début de leur carrière, en butte à des difficultés multiples, seraient des dévoyés, s'ils n'avaient pas, comme sauve-garde, des principes sérieux d'éducation, acquis dès leur enfance.

Voici un exemple démonstratif, entre mille, qui me vient à la mémoire : Un mien ami, possesseur de deux diplômes d'avocat, français et anglais, sans ressource autre que celle d'un maigre subside qu'il recevait, de loin en loin, de ses parents peu pourvus, n'avait pas encore trouvé sa voie à l'âge de 25 ans. Il avait le goût des lettres et poursuivait obstinément l'idée de s'y adonner. A force de luttes, d'annonces laconiques dans les journaux, il trouva une place de secrétaire à Londres chez un riche étranger ; il eut la chance inespérée de remplir cette fonction pendant plusieurs années, ce qui lui permit d'attendre, de s'orienter et de trouver parmi les amis qu'il s'était créés, l'appoint nécessaire à son succès. Il réussit comme écrivain, et occupe aujourd'hui un rang fort honorable parmi les hommes de talent. Cet exemple, pris au hasard, est digne d'admiration et je m'en excuse auprès des fils à papa.

"La seule connaissance nécessaire aux hommes, a dit Socrate, est celle de leurs devoirs." L'axiome, sous cette forme concrète, est trop exclusive ; il s'en dégage, toutefois, une profonde vérité, un enseignement précieux. Socrate fut un sage. Peut-être eut-il la vertu "sui generis" d'acquérir, par sa simple raison, les qualités qui font un homme. Aujourd'hui, avec la complexité de la vie moderne, les luttes internationales, il faut des formules nouvelles, pratiques, faciles à saisir, applicables à tous.

Les "Socrate" ne sont pas légion et tout le monde ne peut atteindre la cime du Tarpéien.

En résumé, à un monde nouveau, il faut des méthodes d'enseignement nouvelles. En sorte qu'il est désirable que l'enseignement soit nettement pédagogique ; qu'en somme, les professeurs du lycée et les maîtres d'école s'occupent concurremment de l'instruction et de l'éducation des enfants, qu'ils deviennent enfin des pédagogues, qu'ils ne sont pas encore.

Beaucoup, sans doute, ne sont pas préparés à cette mission délicate entre toutes.

En attendant cette utile innovation, ne pourraient-il pas, au moins, inculquer aux enfants des principes généraux d'éducation, leur enseigner, par exemple, à haïr ce qu'on entend par "paresse, hypocrisie, mensonge, préjugés, égoïsme," et insister sur l'horreur qu'inspirent ces vices acquis, de l'esprit dont l'imprégnation, plus ou moins forte, rend difficiles les rapports sociaux et peut inciter à poursuivre des fins matérielles. Quand ils ne feraient que cela, en matière d'éducation, leur tâche serait en partie remplie. Les familles sont, pour la plupart, soucieuses de l'éducation de leurs enfants. Je me plais à croire qu'elles font leur possible pour s'en occuper. En réalité, les enfants passant la majeure partie de leur temps à l'école, il est logique de penser qu'ils tireraient un plus grand profit des leçons d'éducation reçues de leurs maîtres. Les familles et les professeurs pourraient collaborer à l'éducation des enfants par des consultations périodiques, car une éducation parallèle sans rencontre des parties intéressées, est désastreuse pour l'enfant et entretient des préjugés surannés entre parents et professeurs.

Comme on le voit, tout le monde gagnerait à cette méthode nouvelle introduite dans le corps enseignant.

A côté de l'éducation, de l'hygiène morale, prend place l'hygiène physique. Ceci regarde exclusivement les familles et les pensionnaires.

Dans cet ordre d'idées, les parents ont le devoir d'initier leurs enfants aux soins de propreté. Je sais que le public français s'intéresse vivement aux questions d'hygiène individuelle et sociale, dont il a des notions assez précises, en sorte que je ne crois pas lui faire injure en signalant ici la nécessité de cet enseignement pour les enfants : les soins du corps et ceux de l'esprit pour le maintien d'un bon équilibre moral : "Mens sana, in corpore sano."

Il me souvient à ce sujet d'avoir entendu un beau discours de Brunetière, à une réunion présidée par feu Casimir-Périer, à la Sorbonne. Il s'agissait d'hygiène de l'enfance. A cette réunion a également parlé Me Henri Robert sur l'Enfance criminelle.

Le regretté professeur, avec cette parole simple, nette et limpide, dont il avait le secret, s'adressant aux mères de famille présentes dans l'auditoire, les exhortait à peu près dans ces termes :

"Je suis certain, mesdames, que vous savez que l'hygiène du corps est une sauvegarde de la santé. Permettez-moi, cependant, d'insister !"

Le médecin est parfois prosaïque : c'est la fonction qui en est cause.

Je termine par cet aphorisme dont j'ai souvent trouvé l'application : L'homme est ce que l'a fait son éducation première : il porte en lui l'empreinte des principes acquis, pendant l'enfance, au sein de la famille et hors du foyer paternel, comme un stigmate indélébile.

Dr ARTHUR-MERCIER.

Brigandage.

On accuse volontiers notre époque de manquer d'héroïsme. Les Apaches qui sont des hommes d'action, se sont émus de ce reproche, et quelques-uns ont résolu de rendre au brigandage un peu de sa belle allure d'autrefois. L'attaque des diligences étant devenue malaisée, ils se bornent à n'attaquer que les trains en marche.

Les bandits au temps de Fouquart, ne voulaient, en bons connaisseurs, toutes les joies de leur métier ; et ils en reportaient une fois retraité, avec un attendrissement sincère. Nulle gloire ne valait pour eux celle de détrousser un riche abbé ou un marchand cousu d'or ; ou de jeter le trouble dans un convoi de mules, porteuses de draps de Bruxelles, d'épices de Bruges, des soieries de Damas et de fourrures destinées à la foire du Lendit. Comme ils avaient le cœur bien placé, ils gardaient toute leur gratitude aux bons vilains d'Auvergne, plumables à merci : le beau pain cuit qu'on devait à ces braves gens, et l'excellent vin et les moutons bien gras ! Dames et gentilshommes gardaient aux bandits illustres le meilleur de leur estime. "S'il Dieu redescendait sur terre, assurait Talbot, il serait tenté de se faire pillard."

Il y eut, à la vérité, des brigands timides. Henri IV rencontra l'un d'eux, dans la forêt de Saint-Germain ; une simple question du Béarnais troubla le malheureux homme, qui rougissait et pâlissait sans pouvoir retrouver, parmi ses souvenirs en débandade, le nom précis de sa profession vraie. Il finit par balbutier, les yeux baissés : "Apothicaire, sire, je suis apothicaire." "Dans ce cas-là, mon ami, tu choisis mal ta place, lui dit le roi ; pui que tu guettes les passants pour leur administrer des clystères, que ne t'installes-tu près d'une rivière ?"

Croyons qu'une pareille défaillance était exceptionnelle. La carrière de bandit en souffrit peu dans son ensemble. Presque chaque semaine, en 1655, le courrier était détroussé, à travers la forêt de Fontainebleau, avec cette exactitude qui doit être la vertu d'un bon courrier : l'ingéniosité des voleurs le suspendait par les pieds et de peur de lui infliger des retards inutiles, le dépouillait prestement de toutes ses lettres. Six ans après, l'avidité de ces brigands glaçait d'effroi Sébastien Locatelli. Ce bon prêtre bolonais tremblait, en écoutant la mésaventure, vieille à peine de quelques jours, survenue à un marchand, à sa femme et à leur valet. Trois brigands avaient eu l'effronterie d'aller à ces infortunés jusqu'à leur dernier vêtement ; ils leur avaient laissé, tout au plus, pour se vêtir, quelques branches feuillées par les premiers froids de novembre. Quand les voyageurs arrivèrent à Fontainebleau que fut-il advenu d'eux si M. de S. Hérem, gouverneur du château, avait eu la fâcheuse habitude de juger des gens sur l'habit ?

Napoléon Ier, l'année même où il organisait le camp de Boulogne et gagnait la bataille d'Austerlitz, se préoccupait de faire cesser dans son empire les attaques dont les diligences étaient victimes. Fouché lui adressait, chaque soir, les bulletins de sa police secrète, dont M. Ernest d'Hauterive vient, fort heureusement, d'entreprendre la publication. Ces attaques se comptaient à la douzaine de la Bretagne à la Savoie, de l'Orne à la Drôme ou à la Charente. Il arriva que certains brigands qui croyaient trahir leur bande étaient trahis par elle, l'émulation de leur dévouement pour la gendarmerie les perdait. Et dans leur dossier, nous pouvons lire aujourd'hui, une petite ligne dédaigneuse : "Ces gens-là manquent d'expérience."

Un des plus beaux types de brigands proposés par l'Espagne à l'imitation du monde est ce José-Maria, dont nous parle Mérimée, en 1841. José-Maria était beau, il était brave, il était courtois comme un chevalier. Son linge était blanc et son vocabulaire ignorait jusqu'aux plus innocents jurons. José Maria travaillait au grand jour. Se voyait-il contraint d'arrêter une diligence, il s'en excusait, et, fort galamment, aidait les dames à descendre. Otait-il une bague de la main d'une femme : "Ah ! Madame, affirmait il, une si belle main n'a pas besoin d'ornement." Et comme, en faisant glisser la bague, il baisait dévotement la main, les Espagnoles estimaient que ce baiser avait, pour lui, plus de prix que le bijou.

CUISINE.

Charlotte aux framboises.

Passer 250 gr. de framboises au tamis fin et les ajouter à 1/4 litre de crème anglaise bien préparée ainsi qu'il est dit aux Pêches à l'Impératrice. Incorporer à cette crème 4 ou 5 feuilles de gélatine dégorgées à l'eau froide, et, pendant que l'appareil est encore liquide, mais froid, lui ajouter 1/2 litre de crème fouettée. Mélanger rapidement.

Foncer avec 200 grammes de biscuits à la cuillère, parer et raccourcir un grand moule à la Charlotte. Cette garniture se fait en plaçant les biscuits verticalement le long des parois, la partie bombée en dehors et en ajoutant une couche de biscuits dans le fond du moule.

Remplir le moule à Charlotte avec l'appareil de framboise. Tenir dans un endroit très frais sur la glace, si c'est possible, jusqu'à ce que la crème soit complètement prise. Démouler sur un plat recouvert d'une serviette.

Jubilé.

Retirez d'un flacon de cerises son sirop. Faites bouillir ce sirop dans un poêlon en cuivre en ajoutant du sucre selon le goût. Liez ce sirop avec de l'arrowroot à l'épaisseur d'un velouté. Mettez alors vos cerises compotées sans noyaux. Versez alors dans des casseroles d'argent ; mettez du kirsch et servez flamboyant.

Ce plat doit arriver sur la table en feu comme l'omelette au rhum.

MENU.

Potage crème d'orge
Filet de soles à la vénitienne
Carré de veau braisé
Purée de cresson
Perdreaux rôtis
Salade de saison
Fonds d'artichauts Demidoff
Jubilé aux cerises
Desserts.

L'origine des mots célèbres

D'où viennent les "mots" célèbres, les expressions-proverbes qu'aiment à citer écrivains et orateurs, et dont nous nous plaisons à émailler nos conversations ? Il y en a de nobles et de solennels, de spirituels et de comiques, de familiers et de bizarres ; il y en a même dont l'auteur tient à ce qu'ils n'ont à peu près aucun sens. Tous ont un histoire que, très souvent, nous avons oubliée, si nous l'avons jamais sue. Remontons à l'origine, plus ou moins lointaine, de quelques-uns de ces "mots" graves ou plaisants.

Sévère, mais juste.

Le plon de la pension "Petit-de-Loup" était "sévère mais juste. Le type du marchand de soupe Pet-de-loup est une création de Nadar, dans sa "Revue comique à l'usage des gens sérieux (1848)".

Où la vertu va-t-elle se nicher ?

Un soir, en rentrant chez lui, Molière donna un louis à un pauvre qui lui tendait la main. Le pauvre courut après lui, persuadé qu'il s'était trompé en lui donnant une si forte somme. "Je ne me suis pas trompé," dit Molière, en tirant un second louis de sa poche. Et il ajouta, s'adressant à lui-même : "Où la vertu va-t-elle se nicher ?" L'anecdote est racontée par Voltaire dans sa "Vie de Molière."

Le temps est un grand maître

Corneille, "Sertorius" (1662). ACTE II, SCÈNE 4 : paroles de Viriate à Perpenna.

Chassez le naturel, il revient au galop

Destouches, le "Glorieux," rôle de Lisette (1732). C'est une traduction à peu près littérale d'un vers d'Horace. Alexandre Dumas fils, dans "Francillon," rôle de Stanislas, l'attribue à La Fontaine ; le Dictionnaire de Bescherelle l'attribue à Boileau. Tout le monde semble s'entendre pour dépouiller Destouches de son bien.

Embrassons-nous, Folleville !

Titre d'un vaudeville en un acte de Labiche et Lefranc, représenté pour la première fois au théâtre Montansier, le 6 Mars 1850.

Fallait pas qu'y aillis !

"Ronde du sultan Belbonla," scie de café-concert, succès de Joseph Kelm, à "l'Alcazar" (1864).

Et la sœur ?

Autre scie de café-concert, débris de la chanson : "Et la sœur ? Est-elle heureuse ?" créée par Mousseau, paroles de Blondelet et Courtès, musique de Félix Jouffroy (1864).

Il faut manger pour vivre, et non vivre pour manger.

Conseil de Valère à Jacques dans "l'Avare" de Molière. ACTE III, SCÈNE 5. C'est la parole de Socrate, rapportée par Plutarque et citée par beaucoup d'auteurs anciens.

J' l'en fich'rai moi, des pal'tots !

Auguste de Châtillon, la "Livrette en paletot" (1866).